

Ricercar



Théâtre du Radeau

Théâtre du Radeau
2, rue de la Fonderie
72 000 Le Mans

Tél. 00 33 (0)2 43 24 93 60 / Fax : 00 33 (0)2 43 28 51 62
www.leradeau.fr info@leradeau.fr

Ricercar

Théâtre du Radeau, Le Mans

Co-production

Théâtre du Radeau, Le Mans - Théâtre National de Bretagne, Rennes - Centre Chorégraphique National Rillieux-la-Pape-Cie Maguy Marin - Festival d'Avignon - Festival d'Automne à Paris - Odéon-Théâtre de l'Europe - Théâtre Garonne, Toulouse

| | |
|---------------------------------------|---|
| Mise en scène, scénographie, lumières | François Tanguy |
| Élaboration sonore | François Tanguy et Marek Havlicek |
| Avec | Frode Bjørnstad Laurence Chable Fosco Corliano Claudie Douet Katia Grange Jean Rochereau Boris Sirdey |
| Régie générale | François Fauvel / Johanna Moaligou |
| Régie son | Marek Havlicek |
| Régie lumière | Julienne Rochereau / Johanna Moaligou |
| Reconstruction espace | Jean Cruchet Fabienne et Bertrand Killy, François Tanguy et Frode Bjornstad Et l'équipe du Radeau |
| Administration | Philippe Murcia assisté de Franck Lejuste Martine Minette et Claire Terrades |

Le Théâtre du Radeau est subventionné par la D.R.A.C. Pays de la Loire, le Conseil Régional des Pays de la Loire, le Conseil Général de la Sarthe et la Ville du Mans et bénéficie du soutien de la Communauté urbaine Le Mans Métropole. Il est soutenu par l'ONDA pour les accueils en France et par CulturesFrance pour les tournées internationales.

Ricercar

en compagnie de

Carlo Emilio Gadda
François Villon
Dante Alighieri
Carlo Michelstaedter
Ezra Pound
Dino Campana
Lucreèce
Robert Walser
Luigi Pirandello
Federico Fellini
Danielle Collobert
Nadejda Mandelstam
Giacomo Leopardi
Franz Kafka
Georg Büchner

André Boucourechliev
Alban Berg
Giuseppe Verdi
Wolfgang Rihm
Bedrich Smetana
Igor Stravinsky
Bohuslav Martinu
Ludwig Van Beethoven
Luciano Berio
Hanns Eisler
Jean Sibelius
Nicolaus A. Huber
Domenico Scarlatti
György Kurtag
Dohnanyi
Witold Lutoslawski
Dmitri Shostakovitch
Sergiu Celibidache
Friedrich Cerha

« Le Ricercar, précurseur de la fugue, désigne dans sa forme instrumentale l'expression d'un développement polyphonique, dit contrapunctique, dont la ligne de fuite s'élabore au gré des intersections, renversements et mutations de différents motifs ou sujets.

L'intitulé "Ricercar", s'il évoque ces mouvements d'entrelacs, de reprises, de diversités des sources et des dynamismes sonores, sera ici l'indication d'un "milieu", dérivé du mot lui-même. Ricercare : rechercher, faire le tour de, parcourir...

Cela, l'inscription revenante des figures, des corps, des vocables, dans l'apparaître de l'espace et du temps - délibérations sans cesse reprises, convoquées et révoquées du vif et du mort, des simulacres et des sens, des airs et des herbes. »

Il avait vu dans son sommeil, ou bien rêvé... que diable avait-il donc été capable de rêver... un être étrange : un taupin, un tape à l'œil –il avait rêvé d'une topaze : qu'est-ce que ça peut bien être en somme une topaze ? Un morceau de verre à facettes, une espèce de lanterne jaune, jaune, qui grossissait, qui grandissait de seconde en seconde, jusqu'à devenir tout d'un coup un tournesol, un cercle méchant qui lui filait devant et presque sous la roue de la moto, sous l'effet d'une silencieuse magie. La marquise en voulait de la topaze, elle avait quelques verres dans le nez, elle criait, menaçait, tréugnait : la figure drôlement pâle, elle disait des coçonneries en vénitien, ou dans un patois espagnol, c'est plus probable. Elle avait fait tout un bordel chez le général Marengo, se plaignant des carabinieri qui n'avaient pas été capables de la lui rattraper quelque part, cette sacrée topaze, cette jaunisse, sur les routes et les chemins. Si bien qu'au passage à niveau de Casal Bruciato, demi-tour à droite droit'... le cul de bouteille-tournesol s'était envolé le long des voies, s'était transformé en taupasse

Avea veduto nel sonno, o sognato... che diavolo era stato capace di sognare ?... uno strano essere : un pazzo : un topazzo. Aveva sognato un topazio: che cos'è, infine, un topazio ? un vetro sfaccettato, una specie di fanale giallo giallo, che ingrossava, ingrandiva d'attimo in attimo fino ad essere poi subito un girasole, un disco maligno che gli sfuggiva rotolando innanzi e pressoché al disotto della ruota della macchina, per muta magia. La marchesa lo voleva lei, il topazio, era sbronza, strillava e minacciava, pestava i piedi, la faccia stranita in un pallore diceva delle porcherie in veneziano, o in un dialetto spagnolo, più probabile. Aveva fatto una cazziata al generale Rebaudengo perché i suoi carabinieri non erano buoni a raggiungerlo su nessuna strada o stradazia, il topazio maledetto, il giallazio. Tantoché al passaggio a livello di Casal Bruciato il vetrone girasole... per fil a dest ! E' s'era involato lungo le rotaie cangiando sua figura in topaccio e ridarellava

Fausse beauté qui tant me coûte cher,
Rude en effet, hypocrite douleur,
Amour dure plus que fer à mâcher,
Nommer que puis, de ma défaçon seur,
Cherme félon, la mort d'un pauvre cœur,
Orgueil mussé qui gens met au mourir,
Yeux sans pitié, ne veut Droit de Rigueur,
Sans empirer, un pauvre secourir ?

[...]

Un temps viendra qui fera dessécher,
Jaunir, flétrir votre épanie fleur ;
Je m'en risse, se tant pusse mâcher,
Las ! mais nenni, ce seroit donc foleur :
Vieil je serai, vous laide, sans couleur ;
Or buvez fort, tant que ru peut courir ;
Ne donnez pas à tous cette douleur,

[...]

Ett lodd henger på en krok og lider av ikke å kunne komme seg lavere ned, siden det henger : det sitter fast på kroken, som lodd så henger det, og siden det henger, er det avhengig.

Nå vil vi tilfredsstille det : vi vil frigjøre det fra dets avhengighet, slippe det løs slik at det uavhengig kan komme seg lavere ned helt til det er fornøyd med å være lavere nede.

Un poids pend à un crochet et parce qu'il pend il souffre de ne pas pouvoir descendre : il ne peut se dégager du crochet puisqu'en tant que poids il est dépendant.

Nous voulons le satisfaire : nous le délivrons de sa dépendance, nous le laissons aller afin qu'il assouvisse sa faim du plus bas, et descende indépendant jusqu'à ce qu'il soit content de descendre.

Quand l'esprit rêve auprès d'une herbe
une patte de fourmi peut vous sauver
la feuille du trèfle a le goût et l'odeur de sa fleur

Le nouveau-né est descendu,
depuis la boue sur la tente jusqu'à Tellus,
comme pour aimer la couleur il va dans les herbes
saluant ceux qui demeurent sous XTHONOS
XΘΟΝΟΣ

OI XΘΟΝΙΟΙ ; porter de nos nouvelles
εἰς χθονίους à ceux qui demeurent sous la terre,
nés de l'air, qu'il y ait des chants dans la maison
de Coré, Περσεφόνεια
et pour parler avec Tirésias, Thebæ

Cristo Re, Dio Sole

en à peu près 1/2 journée elle a fait son adobe
(la vespa) la petite gourde de boue

Le Kakémono pousse sur la terre nue hors de la
brume
le soleil paraît d'un bond au-dessus de la
montagne
de sorte que je me souviens du bruit dans la
cheminée
comme si c'était le vent dans la cheminée
mais c'était en réalité l'oncle William
qui composait en bas
qui avait fait un grand Paaaaaon dans la fiaireté
d'ses yeux
avait fait un grand paaaaaaaon dans la...
fait un grand paon
dans la fiaireté d'ses iieux

*When the mind swings by a grass-blade
an ant's forefoot shall save you
the clover leaf smells and tastes as its flower*

*The infant has descended,
from mud on the tent roof to Tellus,
like to like colour he goes amid grass-blades
greeting them that dwell under XTHONOS
XΘΟΝΟΣ*

*OI XΘΟΝΙΟΙ ; to carry our news
εἰς χθονίους to them that dwell under the earth,
begotten of air, that shall sing in the bower
of Kore, Περσεφόνεια
and have speech with Tiresias, Thebae*

Cristo Re, Dio Sole

*in about 1/2 a day she has made her adobe
(la vespa) the tiny mud-flask
and that day I wrote no further*

*There is fatigue deep as the grave.
The Kakemono grows in flat land out of mist
sun rises lop-sided over the mountain
so that I recalled the noise in the chimney
as it were the wind in the chimney
but was in reality Uncle William
downstairs composing
that had made a great Peeeeacock
in the proide ov his oiye
had made a great peeeeeeecock in the...
made a great peacock
in the proide of his oyyee*

Déjà mes yeux étaient refixés au visage de ma dame, et avec eux mon âme, qui s'était détachée de toute autre pensée. Elle ne riait pas ; mais, « Si je riais », dit-elle, « tu deviendrais pareil à Sémélé réduite en cendres : car ma beauté, qui s'accroît à mesure, par les degrés du palais éternel, que je monte plus haut, comme tu as vu, si elle ne se voilait, brille si fort que tes sens mortels, à son éclat, serait feuillage que la foudre brise. Nous sommes élevés à la septième splendeur, qui, sous le poitrail du lion ardent, mêle maintenant ses rayons aux siens. Fixe ton esprit là où sont tes yeux, et fais d'eux un miroir pour l'image qui t'apparaîtra dans ce miroir. » Celui qui saurait quelle nourriture était pour mon regard le visage heureux, lorsque je passai à un autre objet, comprendrait combien il m'était plaisant d'obéir à ma céleste escorte, en contrebalançant un côté par l'autre. Dans le cristal qui encercle le monde, [...] je vis, d'une couleur d'or traversée de rayons, une échelle si longue vers le haut que mon regard ne pouvait la suivre. Je vis aussi par les degrés descendre tant de splendeurs, qu'il me sembla que toutes les lumières du ciel venaient de là. Et comme les corneilles, par instinct naturel, s'ébrouent ensemble au lever du jour pour réchauffer leurs plumes froides, puis les unes s'en vont sans retour, d'autres reviennent d'où elles sont parties, et d'autres, tournoyant, demeurent ; il me sembla que là il en allait de même, dans ce scintillement venu tout ensemble, lorsqu'un certain degré fut touché. Le feu qui s'arrêta le plus près de nous devint si clair que je dis en pensée : « Je vois bien l'amour que tu m'indiques. Mais celle dont j'attends le quand et le comment du dire et du faire, ne bouge pas ; aussi je fais bien malgré mon désir, de ne rien demander. » D'où elle, qui voyait mon taire dans la vue de celui qui voit tout, me dit : « Délivre le désir qui te brûle »

*Già eran li occhi miei rifissi al volto
de la mia donna, e l'animo con essi,
e da ogni altro intento s'era tolto.
E quella non ridea ; ma « S'io ridessi »,
mi comincio, « tu ti faresti quale
fu Semelè quando di cener fessi :
ché la bellezza mia, che per le scale
de l'eterno palazzo piu s'accende,
com' hai veduto, quanto piu si sale,
se non si temperasse, tanto splende,
che 'l tuo mortaI podere, al suo fulgore,
sarebbe fronda che trono scoscende.
Noi sem levati al settimo splendore,
che sotto 'l petto del Leone ardente .
raggia mo misto giu del suo valore.
Ficca di retro a li occhi tuoi la mente,
e fa di quelli specchi a la figura
che 'n questo specchio ti sarà parvente ».
Qual s'avesse qual era la pastura
del viso mio ne l'aspetto beato
quand' io mi trasmutai ad altra cura,
conoscerebbe quanto m'era a grato
ubidire a la mia celeste scorta,
contrapesando l'un con l'altro lato.
Dentro al cristallo che 'l vocabol porta,
cerchiando il mondo, [...]]
di color d'oro in che raggio traluce
vid' io uno scaleo eretto in suso
tanto, che noI seguiva la mia luce.
Vidi anche per li gradi scender giuso
tanti splendor, ch'io pensai ch'ogne lume
che par nel ciel, quindi fosse diffuso.
E come, per lo natural costume,
le pole insieme, al cominciar del giorno,
si movono a scaldar le fredde piume ;
poi altre vanno via senza ritorno,
altre rivolgon sé onde son mosse,
e altre roteando fan soggiorno ;
tal modo parve me che quivi fosse
in quello sfavillar che 'nsieme venne,
si come in certo grado si percosse.
E quel che presso piu ci si ritenne,
si fé si chiaro, ch'io dicea pensando :
'To veggio ben l'amor che tu m'accenne.
Ma quella ond' io aspetto il come e 'l quando
del dire e del tacer, si sta; ond' io,
contra 'l disio, fo ben ch'io non dimando'.
Per ch'ella, che vèdea il tacer mio
nel veder di colui che tutto vede,
mi disse: « Solvi il tuo caldo disio ».*

« N'en mange pas dans les enfers »
 Veille à ce que le soleil ou la lune bénissent ton manger
 Κο´ρη, Κο´ρη à cause des six graines d'une erreur
 ou que les étoiles bénissent ton manger

o Lynx, protège ce verger
 garde-le des sillons de Déméter

Ce fruit est rempli de feu,
 Pomone, Pomone
 Il n'y a pas de verre plus clair que les globes de cette
 flamme
 quelle mer est plus claire que ce corps de grenade
 tenant la flamme?
 Pomone, Pomone,

Lynx, garde bien ce verger
 Qui a pour nom Melagrana
 ou le champ de Grenade
 La mer n'est pas plus claire dans l'azur
 Ni les Héliades porteurs de lumière

Voici des lynx Voici des lynx,
 Entendez-vous dans la forêt
 le léopard ou la bassaride
 ou le crotale ou le mouvement des feuilles ?

Cythère, voici des lynx
 Le chêne nain va-t-il se couvrir de fleurs ?
 Il y a une vigne rose dans ces broussailles
 Rouge ? blanche ? Non, mais une couleur entre les deux
 Quand la grenade est ouverte et qu'un rayon de lumière
 la pénètre à demi

Lynx, méfie-toi de ces vignes épineuses
 o lynx, γλαυκῶ + πίς montant des champs d'oliviers,

Kuthère, voici des Lynx et le bruit des crotales
 Un nuage de poussière monte des vieilles feuilles
 Échangerez-vous des roses pour des glands
 Les lynx mangeront-ils des feuilles d'épineux ?
 Qu'avez-vous dans ce vase de vin ?
 ἰχῶρ, pour des lynx ?

Maelides et bassarides parmi des lynx ;
 Combien ? Il y en a plus sous les chênes,
 Nous sommes ici à attendre le lever du soleil
 et le lever de soleil suivant
 trois nuits parmi les lynx. Trois nuits
 dans le bois de chênes
 et les branches des vignes sont bien fournies
 aucune ne manque de fleurs,
 aucun lynx n'a perdu sa corde fleurie
 les Maelides ont toutes leur bolée de vin
 cette forêt a pour nom Melagrana

o lynx, garde le goût vif de mon cidre
 Garde-le vierge de tout nuage

" Eat of it not in the under world "
 See that the sun or the moon bless thy eating
 Κο´ρη, Κο´ρη, for the six seeds of an error
 or that the stars bless thy eating

O Lynx, guard this orchard,
 Keep from Demeter's furrow

This fruit has a fire within it,
 Pomona, Pomona
 No glass is clearer than are the globes of this flame
 what sea is clearer than the pomegranate body
 holding the flame ?
 Pomona, Pomona,

Lynx, keep watch on this orchard
 That is named Melagrana
 or the Pomegranate field
 The sea is not clearer in azure
 Nor the Heliads bringing light

Here are lynxes Here are lynxes,
 Is there a sound in the forest
 of pard or of bassarid
 or crotale or of leaves moving ?

Cythera, here are lynxes
 Will the scrub-oak burst into flower ?
 There is a rose vine in this underbrush
 Red ? white ? No, but a colour between them
 When the pomegranate is open and the light falls
 half thru it

Lynx, beware of these vine-thorns
 O Lynx, γλαυκῶ + πίς coming up from the olive yards,

Kuthera, here are Lynxes and the clicking of crotales
 There is a stir of dust from old leaves
 Will you trade roses for acorns
 Will lynxes eat thorn leaves ?
 What have you in that wine jar ?
 ἰχῶρ, for lynxes ?

Maelid and bassarid among lynxes ;
 how many ? There are more under the oak trees,
 We are here waiting the sun-rise
 and the next sunrise
 for three nights amid lynxes. For three nights
 of the oak-wood
 and the vines are thick in their branches
 no vine lacking flower,
 no lynx lacking a flower rope
 no Maelid minus a wine jar
 this forest is named Melagrana

O lynx, keep the edge on my cider
 Keep it clear without cloud

L'acqua il vento
 La sanità delle prime cose –
 Il lavoro umano sull'elemento
 Liquido – la natura che conduce
 Strati di rocce su strati – il vento
 Che scherza nella valle – ed ombra del vento
 La nuvola – il lontano ammonimento
 Del fiume nella valle –
 E la rovina del contrafforte – la frana
 La vittoria dell'elemento – il vento
 Che scherza nella valle.
 Su la lunghissima valle che sale in scale
 La casetta di sasso sul faticoso verde :
 La bianca immagine dell'elemento.
 La tellurica melodia della Falterona. Le onde
 telluriche. L'ultimo asterisco della melodia
 della Falterona s'inselva nelle nuvole. Su la
 costa lontana traluce la linea vittoriosa dei
 giovani abeti, l'avanguardia dei giganti
 giovinetti serrati in battaglia, felici nel sole
 lungo la lunga costa torrenziale.

L'eau le vent
La pureté des premières choses –
Le travail humain sur l'élément
Liquide – la nature qui mène
Strates et strates de roches – le vent
Qui joue dans la vallée – et ombre du vent
Le nuage – l'avertissement lointain
Du fleuve dans la vallée –
Et la ruine du contrefort – la chute
La victoire de l'élément – le vent
Qui joue dans la vallée.
Sur la vallée très longue qui monte en paliers
La maisonnette de pierre sur le vert exténué :
La blanche image de l'élément.
La mélodie tellurique de la Falterona. Les vagues
telluriques. L'ultime hémistiche de la mélodie
de la Falterona va s'embusquer dans les nuages.
Sur la côte lointaine, la ligne victorieuse des
jeunes sapins étincelle, l'avant-garde des tout
jeunes géants, rangés en ordre de bataille,
heureux dans le soleil le long de la côte
torrentielle.

... Et à quelle distance une chose est de nous, c'est l'image qui fait que nous le percevons et veille à l'indiquer: car, une fois émise, elle chasse aussitôt en avant, le poussant, tout air interposé entre les yeux et elle, lequel air, se glissant en nos yeux tout entier, de toute sa longueur balaye les pupilles, pour ainsi dire, et passe. Et c'est cela qui fait que nous voyons toujours la distance des choses. Et, plus il y a d'air sur le devant chassé, plus dure ainsi le vent qui balaye nos yeux, et plus la chose vue nous paraît éloignée. Et puisque nous voyons dans le même moment quelle est la chose vue et quelle est sa distance, cela se fait, bien sûr, à vitesse très grande... [...]

En effet, quand le vent, peu à peu, nous frappe, lui aussi, et qu'afflue un froid vif, nous voyons alors se faire en notre corps des coups comme frappés par une chose qui du dehors offrirait son corps à ressentir...

...on la voit tout au fond. C'est comme quand on voit, mais cette fois vraiment, des choses au-dehors, quand la porte, à la vue, offre une découverte et fait que, du dedans, nous voyons au-dehors des choses à foison. Car cette vision vient aussi d'un courant double et jumeau de l'air : le premier, que l'on voit en deçà des jambages ; puis viennent les montants gauche et droit de la porte ; vient balayer nos yeux, ensuite, la lumière extérieure ; et puis les balaye l'autre air, et les choses enfin qu'on voit vraiment dehors. De même du miroir: l'image, à peine émise, en venant au regard chasse et pousse en avant tout air interposé entre les yeux et elle, et fait que nous pouvons percevoir tout cet air avant le miroir [...]

c'est que, lorsque l'image arrive sur le plan du miroir et le heurte, elle n'en revient pas indemne : elle est chassée inverse quoique exacte comme si l'on lançait contre poutre ou pilier un masque fait d'argile avant qu'il ait séché, et qu'ensuite, gardant au front sa forme exacte, il dessine, écrasé son visage inversé [...]

... aera qui inter se cumque est oculosque locatus, isque ita per nostras acies perlabitur omnīs, et quasi perterget pupillas atque ita transit. Propterea fit uti videamus quam procul absit res quaeque. Et quanto plus aeris ante agitur et nostros oculos perterget longior aura, tam procul esse magis res quaeque remota videtur. Scilicet haec summe celeri ratione geruntur, quale sit ut videamus et una quam procul absit. Illud in bis rebus minime mirabile habendumst cur ea quae feriant oculos simulacra, videri . singula cum nequeant, res ipsae perspiciantur. Ventus enim quoque paulatim cum verberat, et [cum acre fluit frigus, non privam quamque solemus ... [...]

Nunc age, cur ultra speculum videatur imago Percipe ; nam certe penitus, remota videtur. Quod genus illa foris quae vere transpiciuntur, ianua cum per se transpectum praebet apertum, multa facitque foris ex aedibus ut videantur. Is quoque enim duplici geminoque fit aere visus. Primus enim citra postes tum cernitur aer, inde fores ipsae dextra laevaue secuntur, post extraria lux oculos perterget, et aer alter, et illa foris quae vere transpiciuntur. Sio ubi se primum speculi proiecit imago, dum venit ad nostras acies, protrudit agitque aera qui inter se cumque oculosque locatus, et facit ut prius hunc omnem sentire queamus... ... Nunc ea quae nobis membrorum dextera pars est, in speculis fit ut in laeva videatur eo quod, planitiem ad speculi veniens cum offendit imago, non convertitur incolumis, sed recta retrorsum sic eliditur, ut siquis, prius arida quam sit cretea persona, adlidat pilaeve trabive, atque ea continuo rectam si fronte figuram servet et elisam retro sese exprimat ipsa : fiet ut, ante oculus fuerit qui dexter, ut idem [...]

Je me suis interdit de danser moi-même par une timidité vraiment bienvenue. Ou plus exactement, j'ai trouvé charmant, à la soirée dansante, de me distinguer par ma réserve. Calme, presque grandiose, en homme accompli depuis très longtemps, j'ai regardé avec des yeux qui n'étaient autres que les miens, mes yeux que jusque-là, je n'avais jamais regardés, les joyeuses contorsions, m'échauffant pour ainsi dire en surface et avec élégance pour une beauté qui, semblable à un tableau, était assise sur une chaise qu'elle savait, par sa façon d'y être assise, dérober à mes regards. Tenant sa chaise pour un poète incroyablement endurant, s'escamotant presque à force de modestie, j'adressai une prompte et furtive prière à l'objet de mon attention pour dire ensuite au garçon qui devinait en moi un être facile à arracher à sa bonne humeur : « Ne vous croyez pas obligé d'être aussi formel avec moi. » Les danses se déroulaient conformément au programme, et le fait qu'il en allât ainsi m'autorisait aussi bien à penser à la maîtresse du monde, qui est juste une femme que j'ai vue représentée je ne sais quand, ni où, en rapport avec un livre dont elle orne la page de titre [...]

Selber zu tanzen untersagte ich mir aus aufrichtig willkommene heißerer Schüchternheit. Genauer gesprochen, fand ich es am Tanzabend hübsch, mich durch Zurückhaltung auszuzeichnen. Ruhig, beinahe grandios wie ein in sich seit längstem Abgeschlossener schaute ich mit keinen anderen als meinen eigenen, bis dahin von mir selbst noch nie angeschauten Augen in's sich bewegende Vergnügen hinein, mich sozusagen für eine Schöne oberflächlich und elegant erwärmend, die, ähnlich einem Bild, auf einem Stuhle saß, den sie mit ihrem Auf-ihm-Sitzen meinen Blicken zu entziehen wußte. Ihren Stuhl für einen ungemein ausdauerlichen, vor Bescheidenheit so gut wie verschwindenden Dichter haltend, betete ich den Gegenstand meiner Aufmerksamkeit geschwind und prompt an, um sodann zum Kellner, der in mir offenbar einen leicht aus der guten Laune Herauszubringenden vermutete, zu sagen : « Sie brauchen sich mir gegenüber durchaus nicht zu formell zu benehmen. » Das Tanzen wickelte sich programmäßig ab [...]

COTRONE : Ah, voilà - parce que madame - je suppose -
n'a pas voulu répondre à son amour. La poésie n'a rien à voir avec ça !
Un poète fait de la poésie : il ne se tue pas.

ILSE : (*désignant Cromo*) Il dit que j'aurais dû répondre à son amour, vous
n'avez pas entendu ? Désormais comtesse ! Comme si cette facilité devait
me venir du titre...

LE COMTE : ... et non du cœur !

CROMO : Mais tais-toi donc ! Elle l'aimait, elle aussi !

ILSE : Moi ?

CROMO : Oui, oui, toi ! Toi aussi ! et cela te donne à mes yeux plus de mérite.

Sinon, je ne pourrais plus rien m'expliquer. Et lui, (*Il indique le Comte.*)

il expie à présent ton sacrifice de ne pas t'être rendue ! Tant il est vrai qu'il
ne faut jamais aller contre ce que le cœur ordonne !

LE COMTE : Veux-tu enfin cesser de tout déballer en public ?

CROMO : Puisqu'on en parle... Ce n'est pas moi qui ai commencé.

LE COMTE : C'est toi qui as commencé !

QUAQUÈO : Tant et si bien, d'ailleurs, que tu t'es pris une gifle !

Cette dernière réplique de Quaquèo fait rire.

ILSE : C'est bien, mon cher, une gifle... (*Elle s'approche de Cromo et lui caresse
la joue.*) que l'on efface maintenant comme ça... L'ennemi, ce n'est pas
toi, même si tu m'exhibes en public.

CROMO : Mais non, pas moi !

ILSE : Si, et tu me poignardes, devant les gens qui sont là, en train de nous
regarder.

CROMO : Je te poignarde ? Moi ?

ILSE : Eh oui, j'ai bien l'impression... (*Se tournant vers Cotrone :*) Mais c'est
Nature... quand on s'exhibe en public... (*Au Comte :*) Toi, mon pauvre,
tu voudrais garder encore ta dignité... Sois tranquille, tout cela va finir,
je sens que nous sommes à la fin...

LE COMTE : Mais non, Ilse ! Il suffirait que maintenant tu te reposes un
peu...

ILSE : Qu'est-ce que tu veux cacher, encore ? Et puis où ? Ton âme, si tu n'as
pas péché, tu peux la montrer, comme une petite fille nue ou en charpie.

Même le sommeil dans mes yeux, je le sens en charpie... (*Elle regarde autour
d'elle, elle regarde au loin.*) C'est la campagne, ici, mon Dieu... et le soir...

et eux, là, qui se trouvent devant nous... (*À son mari :*) Je l'aimais, tu as
entendu ? et je l'ai fait mourir. On ne peut, mon ami, désormais dire
que cela, d'un mort qui n'a rien eu de moi. (*Elle s'avance vers Cotrone.*)

Monsieur, il me semble que c'est un rêve, ou une autre vie, après la
mort... Cette mer que nous avons traversée... Je m'appelais alors Ilse
Paulsen...

DIAMANTE : Cromo ! (*Et, dès que Cromo se retourne*) Oh, tu en as une tête,
 CROMO : Moi ? Quelle tête j'ai ? Toi, plutôt : tu es habillée en Vanna Soma
 et tu as oublié d'abaisser le masque sur ton visage.

DIAMANTE : Ne me fais pas rire : Inoi, en Vanna Soma ? C'est toi, au contraire
 qui es habillé en Client tout en portant le nez du Premier Ministre. Moi,
 je suis encore déguisée en Dame de Cour et je suis entrain de me désaha-
 biller ; mais, tu sais, je crains d'avoir avalé une épingle !

CROMO : Avalé ? C'est grave !

DIAMANTE : (*indiquant sa gorge*) Je la sens ici.

CROMO : Mais dis-moi, tu te crois vraiment encore habillée en Dame de Cour ?

DIAMANTE : Je me déshabille, je te dis ; et justement, c'est en me déshabillant...

CROMO : Allons donc, en te déshabillant ! Tu es habillée en Vanna Soma !

(*Et pendant qu'elle incline la tête pour regarder son costume, d'un coup de doigt il lui
 abaisse aussitôt le masque sur le visage.*) Et ça, c'est le masque !

DIAMANTE : (*portant une main à sa gorge*) Mon Dieu, je ne peux plus parler !

CROMO : À cause de l'épingle ? Mais tu es vraiment sûre de l'avoir avalée ?

DIAMANTE : Je l'ai ici ! Ici !

CROMO : Tu l'avais entre les dents en te déshabillant ?

DIAMANTE : Mais non ! Il me semble que je viens juste de l'avalier. Et qu'il y
 en avait même deux.

CROMO : Des épingles ?

DIAMANTE : Des épingles, oui, des épingles ! Bien que l'autre, je ne sais
 pas... je l'ai peut-être rêvée ! Ou alors, c'était avant le rêve ? Le fait est
 que je la sens là.

CROMO : J'y suis : tu as dû le rêver parce que tu sens ta gorge qui pique.

Je parie que tu as les amygdales enflammées avec des petits points blancs.

DIAMANTE : C'est possible. Avec l'humidité, la fatigue.

CROMO : (*sur le même ton, rapide, compatissant*) Crève.

DIAMANTE : (*se révoltant*) Crève toi-même !

CROMO : La seule solution, c'est de crever, ma chère, avec la vie que nous
 Menons !

DIAMANTE : Des épingles dans le costume, oui, il y en avait une, toute
 rouillée ; je me souviens pourtant de l'avoir arrachée et jetée ; je ne l'ai
 pas mise entre mes dents. Et puis, si je ne suis plus habillée en Dame de
 Cour...

Battaglia, en état de transe, fait irruption par la première porte.

BATTAGLIA : Mon Dieu, j'ai vu ! J'ai vu, j'ai vu !

DIAMANTE : Qu'est-ce que tu as vu ?

BATTAGLIA : Sur le mur, là-bas : une de ces peurs !

CROMO : Ah, si tu dis que « tu as vu », alors c'est vrai : moi aussi, mais aussi,
 « j'ai entendu ».

DIAMANTE : Mais quoi donc ? Ne me faites pas peur ! J'ai la fièvre !

CROMO : Là-bas, au fond du couloir : à l'endroit où se trouve la margelle
 du puits, là-bas : une musique ! une musique !

DIAMANTE : Une musique ?

CROMO : (*les prenant chacun par une main*) Allez, venez.

DIAMANTE et BATTAGLIA : (*en même temps, reculant*) - Mais non, tu es fou ! - Quelle musique ?

CROMO : Très belle ! Venez avec moi ! De la musique... de quoi avez-vous
 peur ? (Ils se dirigent vers le fond sur la pointe des pieds.) Mais il faut trouver
 l'endroit exact. Ce doit être ici. Je l'ai entendue, il n'y a pas à dire. Comme
 de l'autre monde. Elle vient du fond de ce puits-là, vous voyez ?

Il indique un lieu au-delà de la seconde porte à gauche.

DIAMANTE : Mais quelle musique ?

CROMO : Un concert de paradis. Voilà, attendez. Tout à l'heure
 comme ça : je m'éloignais et je ne l'entendais plus ; je m'approchais
 et je ne l'entendais plus ; puis, tout à coup, me plaçant comme ça
 Voilà, oui, ne bougez pas ! Vous entendez ? Vous entendez ?

Je ne suis pas encore habituée à vivre pieds nus. Il faudra que je marche encore assez loin d'ici. Je croyais avoir pris l'habitude de cette ville. Mais c'est faux. Maintenant je le sais. Je ne sais pas quand la foule quittera la place. Je suis perdu – j'ai besoin de quelqu'un à côté, sans parler. Plus rien. De la boue, du sable. Quel sable ? Seulement la moiteur et l'humidité.

Je suis si bas, si près de terre, si ramassé maintenant qu'ils pourraient presque me piétiner. Je suis sur la marche heureusement du bord de la rue. Mais si leurs rangs se gonflent soudain, débordent, ils arriveront à me piétiner réellement.

Il est mort. Je ne l'ai plus revu depuis deux mois. Il était parti. Il est rentré [...], et il est mort. J'ai pris sa veste qui est restée chez moi depuis son départ. Je l'ai mise sur le lit. Je suis sur le lit, à côté de la veste. C'est une veste. Oui je veux que ça soit une veste. C'est une veste longue, chaude. Quand je l'enfile parfois, elle m'arrive aux chevilles. Je suis petite, lui très grand. Il ne faut plus rien savoir sur cette veste, mais c'est trop difficile de ne rien savoir. La veste verte, sombre, sent bon. Je la mets sur moi parce que j'ai froid, de plus en plus froid. La fenêtre est ouverte et il pleut. Elle est douce. La manche effleure mon cou. Je sens le renflement de la piqure au bord de la manche contre ma peau. Une veste verte longue, avec des manches raglan. Qu'est-ce que c'est que cette veste ? Une veste. Il est mort. La première fois, c'était derrière la place de l'église. Sur le chemin, juste avant la mer, il a mis la veste sur mes épaules, et il m'a serrée très fort dedans. Après, sur la plage, elle était douce à ma peau, à la sienne aussi, je crois. Elle est chaude. La veste. La veste est chaude, douce, tellement douce. Mort. – Lui mort. – vide – vidé – plus rien – la veste – la veste – ma veste – la sienne. Une veste.

Je n'ai effectivement pas dormi pendant cinq nuits, veillant le proscrit devenu fou. Mais [...], épuisée par une nuit blanche sans fin, je m'endors vers le matin d'un sommeil inquiet, transparent en quelque sorte, à travers lequel je vois Mandelstam assis sur le lit branlant, les jambes croisées et le veston déboutonné, prêtant l'oreille au silence.

Soudain –je le sens à travers mon sommeil– tout change de place : Mandelstam a enjambé la fenêtre, et je me trouve à ses côtés. Ses jambes pendent à l'extérieur, et j'ai le temps de remarquer que tout son corps descend. L'appui de la fenêtre est placé haut. Etendant désespérément les bras, je saisis les épaules de son veston. Lui, il glisse ses bras hors des manches et se laisse tomber. J'entends le bruit de la chute, puis un cri... Le veston est resté entre mes mains. Je me précipite en criant dans le couloir de l'hôpital, descends l'escalier et cours dehors. Des infirmières m'emboîtent le pas. Nous trouvons Mandelstam sur un carré de terre qu'on a bêché pour y planter des fleurs. Il est couché, recroquevillé sur lui-même. On le fait remonter à grand renfort d'injures. Mais c'est principalement à moi que s'adressent ces injures, parce que je ne l'ai pas bien surveillé.

[...] Cela se termine bien : il s'est jeté par la fenêtre du premier étage [...]. La fracture n'est découverte que beaucoup plus tard [...] le bras ne fonctionne pas, [...] il ne peut le relever pour accrocher son manteau, par exemple. Il fait cela de la main gauche.

Après le saut nocturne vient l'apaisement. Comme dit le poème : « un saut, et je retrouvai mes esprits. »

E un di lor, che mi semiava lasso,
 sedeva e abbracciava le ginocchia,
 tenendo 'l viso giù tra esse basso.
 " O dolce signor mio ", diss'io, " adocchia
 colui che mostra sé più negligente
 che se pigrizia fosse sua serocchia ".
 Allora si volse a noi e puose mente,
 movendo 'l viso pur su per la coscia,
 e disse : " Or va tu sù, che se' valente ! ".
 Conobbi allora chi era, e quella angoscia
 che m'avacciava un poco ancor la lena,
 non m'impedì l'andare a lui ; e poscia
 ch'a lui fu' giunto, alzò la testa a pena,
 dicendo : " Hai ben veduto come 'l sole
 da l'omero sinistro il carro mena ? ".
 Li atti suoi pigri e le corte parole
 mosser le labbra mie un poco a riso ;
 poi cominciai : " Belacqua, a me non dole
 di te omai ; ma dimmi : perché assiso
 quiritto se' ? attendi tu iscorta,
 o pur lo modo usato t'ha' ripreso ? ".
 Ed elli : " O frate, andar in sù che porta ?
 ché non mi lascerebbe ire a' martiri
 l'angel di Dio che siede in su la porta.
 Prima convien che tanto il ciel m'aggiri
 di fuor da essa, quanto fece in vita,
 perch'io 'ndugiai al fine i buon sospiri,
 se orazione in prima non m'aita
 che surga sù di cuor che in grazia viva ;
 l'altra che val, che 'n ciel non è udita ? ".
 E già il poeta innanzi mi saliva,
 e dicea : " Vienne omai; vedi ch'è tocco
 meridian dal sole, e a la riva
 cuopre la notte già col piè Morrocco ".

*Et l'un d'entre eux, qui me semblait las,
 était assis, embrassant ses genoux,
 et tenant entre eux son visage baissé.
 « Mon doux seigneur », dis-je, « jette les yeux
 sur cet homme-ci, à l'air plus indolent
 que si paresse était sa sœur. »
 Alors il se tourna vers nous et nous considéra,
 en levant les yeux le long de sa cuisse,
 et dit : « Va donc là-haut, toi qui es si vaillant. »
 Je reconnus alors qui il était, et cette angoisse
 qui pressait encore ma respiration
 ne put m'empêcher d'aller vers lui ; et quand
 je fus près de lui, il leva à peine la tête,
 et dit : « As-tu bien vu comme le soleil
 mène son char ici de la main gauche ? »
 Ses gestes paresseux et ses brèves paroles
 me portèrent un peu à sourire ;
 puis je dis : « Belacqua, je ne plaindrai plus
 désormais : mais dis-moi : pourquoi es-tu assis
 en ce lieu ? attends-tu une escorte ?
 ou bien as-tu repris ton ancienne habitude ? ».
 Et lui : « O frère, monter là-haut, qu'importe ?
 il ne me laisserait pas aller aux tourments,
 l'ange de Dieu qui siège sur le seuil.
 Le ciel doit d'abord tourner autant de fois
 autour de moi qu'il a fait dans ma vie,
 puisque j'ai retardé sans cesse les bons soupirs,
 à moins qu'une prière ne m'aide auparavant,
 venue d'un cœur qui vive dans la grâce.
 Que vaut une autre, que le ciel n'entend pas ? »
 Déjà le poète montait devant moi
 et disait « Viens donc : tu vois que le soleil
 touche le méridien, et que sur le rivage
 la nuit, du pied, recouvre le Maroc. »*

(...) Come d'arbor cadendo un picciol pomo,
 Cui là nel tardo autunno,
 Maturità senz'altra forza atterra,
 D'un popol di formiche i dolci alberghi,
 Cavati in molle gleba
 Con gran lavoro, e l'opre
 E le ricchezze che adunate a prova
 Con lungo affaticar l'assidua gente
 Avea provvidamente al tempo estivo,
 Schiaccia, diserta e copre
 In un punto; così d'alto piombando,
 Dall'utero tonante
 Scagliata al ciel profondo,
 Di ceneri e di pomici e di sassi
 Notte e ruina, infusa
 Di bollenti ruscelli
 O pel montano fianco
 Furiosa tra l'erba
 Di liquefatti massi
 E di metalli e d'infocata arena
 Scendendo immensa piena,
 Le cittadi che il mar là su l'estremo
 Lido aspergea, confuse
 E infranse e ricoperse
 In pochi istanti: onde su quelle or pasce
 La capra, e città nove (...)

*(...) Comme d'arbre tombant une petite pomme
 que là, dans le tardif automne,
 jette à terre la maturité seule,
 et qui, d'un peuple de fourmis les doux séjours,
 dans la glèbe creusés
 à grand effort, et les œuvres
 et les biens que l'espèce patiente
 avait prudemment, à grand-peine,
 amassés dans l'été,
 détruit et couvre
 en un instant ; tout de même, crachées
 de la matrice grondante
 dans le profond du ciel
 et la ruine et la nuit
 de lave, et de cendre, et de pierre, mêlée
 de brûlants fleuves
 ou, par le flanc montagneux,
 furieuse parmi l'herbe,
 de masses liquéfiées,
 de métaux, de sable en feu,
 l'immense crue coulant
 écrasa et couvrit
 en un instant les cités que là-bas
 sur l'extrême rivage
 la mer baignait. Sur elles à présent
 paît la chèvre, et des cités nouvelles (...)*

Sempre caro mi fu quest'ermo colle,
 E questa siepe, che da tanta parte
 Dell'ultimo orizzonte il guardo esclude.
 Ma sedendo e mirando, interminati
 Spazi di là da quella, e sovrumani
 Silenzi, e profondissima quiete
 Io nel pensier mi fingo; ove per poco
 Il cor non si spaura. E come il vento
 Odo stormir tra queste piante, io quello
 Infinito silenzio a questa voce
 Vo comparando : e mi sovvien l'eterno,
 E le morte stagioni, e la presente
 E viva, e il suon di lei. Così tra questa
 Immensità s'annega il pensier moi :
 E il naufragar m'è dolce in questo mare.

*Toujours tendre me fut ce solitaire mont,
 et cette haie qui, de tout bord ou presque,
 ferme aux yeux le lointain horizon.
 Mais couché là et regardant, des espaces
 sans limites au-delà d'elle, de surhumains
 silences, un calme on ne peut plus profond
 je forme en mon esprit, où peu s'en faut
 que le cœur ne défaille. Et comme j'ouis le vent
 bruire parmi les feuilles, cet
 infini silence-là et cette voix,
 je les compare : et l'éternel, il me souvient,
 et les mortes saisons, et la présente
 et vive, et son chant. Ainsi par cette
 immensité ma pensée s'engloutit :
 et dans ces eaux il m'est doux de sombrer. (...)*

Alle kämpfen nur einen Kampf. (Wenn ich angegriffen von der letzten Frage nach Waffen hinter mich greife, kann ich nicht unter den Waffen wählen und selbst wenn ich wählen könnte, müßte ich " fremde " fassen, denn wir haben alle nur einen Waffenvorrat.) Ich kann keinen eigenen führen, glaube ich einmal selbstständig zu sein, sehe ich einmal niemanden um mich, so ergibt sich bald, daß ich infolge der mir nicht gleich oder überhaupt nicht zugänglichen allgemeinen Konstellation diesen Posten übernehmen mußte.

...

Nous tous, nous menons un seul et même combat (si, attaqué par la dernière question, je saisis des armes derrière moi, je ne peux pas les choisir, et le pourrais-je que je serais encore obligé de prendre celles des « autres » car nous n'avons qu'une seule réserve d'armes). Je ne peux mener aucun combat personnel s'il m'arrive de me croire indépendant, de ne voir personne autour de moi, il apparaît bientôt que j'ai dû me charger de ce poste par suite d'une constellation générale dont le sens ne m'est pas tout de suite ou absolument pas accessible.

...

AUSGEWÄHLTE LIEDER.

1. Erk König. Goethe.

Op. 1.

Schnell. (♩ = 122.)

59.

Wer rei - tet so spät durch Nacht und
Wind?
Es ist der Va - ter mit sei - nem

Edition Peters.

9023

Kind; er hat den Kna - ben wohl in dem
Arm, er faßt ihn si - chor, er hält ihn warm.
Mein Sohn, was birgst du so bang dein Ge - sicht? - Siehst,
Va - ter, du den Erl - kö - nig nicht? den Er - len - kö - nig mit Kron' und

Edition Peters.

9099

... et le Rome-Naples fonçait, fonçait à toutes bielles derrière le crépuscule, déjà presque dans la nuit, endiadémé d'éclairs, des aigrettes spectrales au pantographe, lucanocerv saturé de courant. Tant et tant que, convaincue de ne pouvoir assurer son salut par c'te course insensée dans les parallèles en fuite, la taupetopazine était sortie des rails, pour se lancer à travers champs, (...) vers les fondrières du Campo Morto, vers les fourrés, vers l'enchevêtrement du littoral pométain. Les gardes-barrière criaient, hurlaient qu'elle était folle, qu'il fallait l'arrêter, lui passer les menottes, l'automotrice la talonnait dans les marécages, avec ses gros yeux jaunes qui fouillaient dans tous les sens, et les jonchères et les ténèbres, jusque là-bas où les noms se font rares, là-bas où lumineuses et guirlandes se balançaient sur les terrasses du lido, dans le frisson vespéral de la mer. Là, aussitôt sorties de l'onde, dépouillant leurs parures d'algues et d'écume, dans le va et vient des serveurs – complets blancs, chalumeaux, siphons moites –, des néréides égayaient à l'accoutumée les fascinantes nuits de Castel Porcano. Entre deux languides nénies, la comtesse demandait un philtre au sommeil, à l'oubli : aux vaines fioritures, aux évanescences du songe : le songe de n'être pas. (...) Ivre, elle rejetait la tête en arrière, les cheveux imbibés, retombants (tandis que des ballonnets jaunes rigolaient et se balançaient en chinois), dans la bénignité torpide de la nuit : imbibés de la mousse d'un shampoing au white label. Fente de tire-lire, sa bouche s'ouvrait, canaille, jusqu'aux oreilles, partageant sa figure en deux, comme bâillent les pastèques au premier coup de tranchoir, comme un festival de claquettes. Et de ses gros yeux révolus qui laissaient voir la sclérotique, blanche sous les iris – une véritable Thérèse repossédée par le démon – perlaient sur ses joues des pleurs éthyliques, des gouttelettes d'azur, larmes opalescentes d'un pernod de contrebandiers. Elle distillait des perles d'azuli, des larmes d'aloès, de térébinthe et de vodka.

... e il Roma-Napoli filava filava a tutta corsa dietro al crepuscolo e pressoché già nella notte e nella tenebra circèa, diademato di lampi e di scintille spettrali sul pantografo, lucanocervo saturato d'elettrico. Fintantoché avvedutosi come non gli bastava a salvezza cbella rotolata pazza lungo le parallele fuggenti, il topo-topazio s'era derogato di rotaia, s'era buttato alla campagna nella notte verso le gore senza toce del Campo Morto e la macchia e l'intrico del litorale pometino: le donne del casello strillavano, gridavano ch'era ammattito: lo fermassero, lo ammanettassero: il locomotore lo rincorreva in palude, coi due gialli occhi tutta perscrutava e la giuncaia e la tenebra fno laggìù, dove i nomi si diradano, appiè il monte della contessa Circia, ove luminarie e ghirlande dondolavano sopra le altane a lido, nello spiro seròtino del mare. Nereidi, ivi, appena emerse dal flutto e subito ignudàtesi della lor. veste d'alghe e di spuma fra l'andirivieni dei camerieri in bianco e de' sifoni diacci e delle fistule, sollevano allegrare la notte fascinosà di Castel Porcano. La contessa, tra languide nenie, dimandava una fiala al sonno, all'oblio: ai ghirigori vani, agli smarrimenti del sogno. Del sogno di non esserei. (...) ebbriaca arrovesciava il capo all'indietro, ricadendole i capelli zuppi (mentre palloncini gialli ridevano e dondolavano in cinese) nella torpida benignità della notte: zuppi d'uno shampo di white label: la fenditura della bocca, quale in un salvadanaio di coccio, s'incarcava sguaiata fno a potersi appuntare agli orecchi, le spaccava il volto come il cocomero dopo la prima incisione, in due batti batti, in due sottosuole di ciabatta: e dagli occhioni strabuzzati, che gli si vede il bianco di sotto a l'iridi come d'una Teresa riposseduta dal demonio, le gocciò- lavano giù per il volto lacrime etiliche, stille azzurrine: opalescenti perle d'un contrabbandato Pernod. Invocava la fiasca del ratafià, chiamava le sovvenzioni del Papà, del Papè, del grande Aleppo; dell'invisibile Omnipresente, ch'era, tutt'al contrario dell'Onnivisibile fetente salutato salvatore d'Italia, onnipotente nel praticare il solletico, ogni maniera di solletico: quanto era quello impotente a combinare checchefosse, e men che meno le sue verbose bravazzate. Stillava perle azzurrine, lacrime di àloe, di terebinto e di wodka:

Den 20. ging Lenz durchs Gebirg. Die Gipfel und hohen Bergflächen im Schnee, die Täler hinunter graues Gestein, grüne Flächen, Felsen und Tannen. Es war naßkalt, das Wasser rieselte die Felsen hinunter und sprang über den Weg. Die Äste der Tannen hingen schwer herab in die feuchte Luft. Am Himmel zogen graue Wolken, aber alles so dicht, und dann dampfte der Nebel herauf und strich schwer und feucht durch das Gesträuch, so träg, so plump. Er ging gleichgültig weiter, es lag ihm nichts am Weg, bald auf - bald abwärts. Müdigkeit spürte er keine, nur war es ihm manchmal unangenehm, daß er nicht auf dem Kopf gehn konnte. Anfangs drängte es ihm in der Brust, wenn das Gestein so wegsprang, der graue Wald sich unter ihm schüttelte, und der Nebel die Formen bald verschlang, bald die gewaltigen Glieder halb enthüllte; es drängte in ihm, er suchte nach etwas, wie nach verlorenen Träumen, aber er fand nichts. Es war ihm alles so klein, so nahe, so naß, er hätte die Erde hinter den Ofen setzen mögen, er begriff nicht, daß er so viel Zeit brauchte, um einen Abhang hinunterzuklimmen, einen fernen Punkt zu erreichen; er meinte, er müsse alles mit ein paar Schritten ausmessen können. Nur manchmal, wenn der Sturm das Gewölk in die Täler warf, und es den Wald herauf dampfte, und die Stimmen an den Felsen wach wurden, bald wie fern verhallende Donner, und dann gewaltig heranbrausten, in Tönen, als wollten sie in ihrem wilden Jubel die Erde besingen, und die Wolken wie wilde wiehernde Rosse heransprengten, und der Sonnenschein dazwischen durchging und kam und sein blitzendes Schwert an den Schneeflächen zog, so daß ein helles, blendendes Licht über die Gipfel in die Täler schnitt; ...

Le 20 janvier Lenz traversa la montagne. Les sommets et les hauts flancs de montagnes dans la neige, les vallées vers le bas, une pierraille grise, des surfaces vertes, rochers et sapins. Il faisait un froid humide, l'eau descendait en ruisselant des rochers et bondissait par dessus le chemin. Les branches des sapins pendaient lourdement dans l'air humide, au ciel passaient des nuages gris, mais tout si compact - et puis la vapeur du brouillard s'élevait et passait lourde et humide à travers les buissons, si inerte, si balourde. Il continuait à marcher, insensible, et le chemin lui était indifférent, tantôt ça montait, tantôt ça descendait, il ne sentait pas de fatigue, seulement parfois ça lui était désagréable qu'il ne puisse pas marcher sur la tête. Au début il y avait une pression dans sa poitrine quand la pierraille sautait comme ça, que la forêt grise se secouait sous lui et que le brouillard tantôt avalait les formes, tantôt dévoilait à moitié les membres puissants; il y avait une pression en lui, il cherchait quelque chose comme des rêves perdus, mais il ne trouvait rien. Pour lui tout était si petit, si proche, si humide, il aurait aimé asseoir la terre derrière le poêle. Il ne comprenait pas qu'il ait besoin de tant de temps pour descendre une pente, atteindre un point éloigné; il croyait que tout devait pouvoir se mesurer en quelques pas. Parfois seulement, quand la tempête jetait la masse de nuages dans les vallées, et que la vapeur montait de la forêt, et que les voix s'éveillaient à la limite des rochers, bientôt semblables à un tonnerre qui se perd au loin, puis à grands bruits, puissantes, comme si elles voulaient chanter la terre dans leur allégresse sauvage, et quand les nuages arrivaient en bondissant comme des chevaux hennissant, et que la clarté du soleil traversait tout cela et tirait son épée étincelante le long des champs de neige, de sorte qu'une lumière claire, aveuglante, coupait vallées et sommets; ...

Dépose ta vanité, non è l'uomo
 che ha fatto il coraggio, o l'ordine o la grazia,
 Deponi la tua vanità, dico, deponila!
 La natura t'insegna quale posto ti spetta
 Per gradi d'invenzione o di vera maestria,
 Dépose ta vanité,
 Paquin, deponila!
 Il casco verde tua eleganza offusca.
 " Padroneggia te stesso, e gli altri ti sopporteranno ".
 Dépose ta vanité,
 Sei cane bastonato sotto la grandine
 Tronfia gazza nel sole delirante,
 Mezzo nero mezzo bianco
 tu non distingui fra ala e coda
 Giù la tua vanità
 Spregevole è il tuo odio
 Che si nutre di falso,
 Deponi la tua vanità,
 Sollecito a distruggere, avaro in carità,
 Deponi la tua vanità
 Dico, deponila!
 Ma avere fatto piuttosto che non fare
 questa non è vanità
 Aver bussato, discretamente,
 Perché un Blunt ti apra
 Avere colto dall'aria una tradizione viva
 o da un occhio fiero ed esperto l'indomita fiamma
 Questa non è vanità.
 L'errore sta tutto nel non fatto,
 sta nella diffidenza che tentenna...

Rabaisse ta vanité, ce n'est pas l'homme
Fait courage, ou fait ordre, ou fait grace,
Rabaisse ta vanité, je dis rabaisse-la.
Apprends du monde verdoyant quelle peut être ta place
Dans l'échelle de la découverte ou de l'art vrai,
Rabaisse ta vanité,
Paquin rabaisse-le !
Le casque de verdure l'a emporté sur ton élégance.
" Maîtrise-toi, alors les autres te supporteront "
Rabaisse ta vanité
Tu es un chien battu sous la grêle,
Une pie gonflée dans un soleil changeant,
Moitié noire moitié blanche
Et tu ne reconnais pas l'aile de la queue
Rabaisse ta vanité
Que mesquines sont tes haines
Nourries dans l'erreur,
Rabaisse ta vanité,
Prompt à détruire, sordide dans la charité,
Rabaisse ta vanité,
Je dis rabaisse-la.
Mais d'avoir fait au lieu de ne pas faire
ce n'est pas de la vanité
D'avoir, par décence, frappé à la porte
Pour qu'un Blunt ouvre
D'avoir fait naître de l'air une tradition vivante
ou d'un vieil oeil malin la flame insoumise
Ce n'est pas là de la vanité.
Ici-bas toute l'erreur est de n'avoir rien accompli,
toute l'erreur est, dans le doute, d'avoir tremblé...

La contemplation du paysage à la fenêtre me permet de noter que ce qui passe dépasse parfois en grâce, en beauté, en noblesse, ce qui est arrêté, ou qui résiste. En cet instant, par exemple, les arbres et les arbustes sont secoués par le vent pour la seule raison, immédiatement perceptible, qu'ils sont persévérants. Dans la mesure où ils se relâchent, par moments, le secouement peut naître. S'ils n'étaient pas enracinés, on ne pourrait pas parler d'un murmure de leur feuillage, et par conséquent, plus question de rien entendre. Qui dit entendre, dit murmure, qui dit murmure, dit remuement et qui dit remuement dit cette concrétude qui est plantée quelque part et qui prend son essor à partir d'un point précis.

Das Hinausblicken in die Landschaft gibt mir zur Beobachtung Anlaß, daß das Ziehende zierlicher, schöner, edler aussehen kann als das, was feststeht oder standhält. Soeben werden nämlich die Bäume und Bäumchen vom Wind einzig aus dem sehr einfachen, ohne weiteres wahrnehmbaren Grund geschüttelt, daß sie beharrlich sind. Inwiefern sie zeitweise nachgeben, entsteht die Rüttelung. Wenn sie nicht wurzeln würden, könnte von einem Rauschen ihrer Blätter keine Rede sein und infolgedessen auch von einem Lauschen nicht. Das Lauschen ist vom Rauschen abhängig und das Rauschen vom Rütteln und das Rütteln von der fixierten, aus einem bestimmten Platz hervorwachsenden Gegenständlichkeit.

1. L'AFFREUX PASTIS DE LA RUE DES MERLES

Carlo Emilio GADDA
Traduit de l'italien par Louis BONALUMI
Ed. le Seuil

2. POESIES

Ballade à s'amie
François VILLON

3. LA DIVINE COMÉDIE / PURGATOIRE

Canto IV (1-33)
DANTE ALIGHIERI
Traduit de l'italien par Jacqueline RISSET
Ed. Garnier-Flammarion

4. LA PERSUASION ET LA RHÉTORIQUE

Carlo MICHELSTAEDTER
Ed. de l'éclat

5. CANTOS

Chant LXXXIII
Ezra POUND
Traduit de l'américain par Denis Roche
Ed. Flammarion

6. LA DIVINE COMÉDIE / PARADIS

Chant XXI(1-51)
DANTE ALIGHIERI
Traduit de l'italien par Jacqueline RISSET
Ed. Garnier Flammarion

7. CANTOS

Chant LXXIX
Ezra POUND
Traduit de l'américain par Denis Roche
Ed. Flammarion

8. CANTI ORFICI

Dino CAMPANA
Ed. Rizzoli
Trad. de l'italien par David Bosc aux Editions Allia

9. DE LA NATURE DES CHOSES

Chant IV
LUCRÈCE
Traduit du latin par Bernard PAUTRAT
Ed. Le livre de Poche

10. MICROGRAMMES Le territoire du crayon

ROBERT WALSER
Editions ZOE

11. LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

Luigi PIRANDELLO
Traduit de l'italien par Jean-Paul MANGANARO
Ed. L'avant-scène théâtre

HUIT ET DEMI

FELLINI
scénario bilingue traduit de l'italien par Jean-Paul MANGANARO
Ed. Le Seuil. Point

12. LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

PIRANDELLO
Traduit de l'italien par Jean-Paul MANGANARO
Ed. L'avant-scène théâtre

13. ŒUVRES II

Danielle COLLOBERT
Ed. POL

14. CONTRE TOUT ESPOIR

Nadejda MANDELSTAM
Traduit du russe par Maya MINOUSTCHINE
Ed. NRF Gallimard. Collection Témoins, tome 1.

15. DIVINA COMMEDIA / Purgatorio

DANTE ALIGHIERI
Chant IV

16-17. I CANTI

LEOPARDI
L'infinito et La Ginestra

18. TAGEBUCH / JOURNAL

KAFKA
Traduit de l'allemand par Marthe ROBERT
Octobre 1917

19. Le Roi des Aulnes

Poème de GOETHE mis en musique par Franz SCHUBERT retranscrit par ERNST

20. L'AFFREUX PASTIS DE LA RUE DES MERLES

GADDA
Traduit de l'italien par Louis BONALUMI
Ed. le Seuil

21. LENZ

BÜCHNER
Traduit de l'allemand par G.-A. Goldschmidt
Ed. bilingue Vagabonde

22. CANTOS

Chant LXXXI
Ezra POUND
En italien : Ed. Mondadori
En français : traduit par Denis Roche, Ed. Flammarion

23. L'ÉCRITURE MINIATURE

Robert WALSER
Traduit de l'allemand par Marion Graf
Ed. Zoé
Microgramme 21

ITINERAIRE

Ricercar

Créé le 6 novembre 2007 au Théâtre National de Bretagne à Rennes (Festival Mettre en scène)

2007

Rennes, du 6 au 22 novembre au Théâtre National de Bretagne – Mettre en scène

Le Mans, 27 novembre au 2 décembre, en compagnonnage avec L'espal, sous La Tente au site Robin des Bois,

2008

Le Mans, du 19 au 22 janvier, sous La Tente au site Robin des Bois

Toulouse, du 13 au 25 mai 2008, au Théâtre Garonne,

Angers, du 2 au 6 juin 2008, au Centre Dramatique National d'Angers au Quai,

Avignon, du 17-25 juillet 2008, au Festival d'Avignon

Paris, du 23 septembre au 19 octobre, aux Ateliers Berthier, Odéon/Théâtre de l'Europe - Festival d'Automne

Pontedera (Italie), du 30 octobre au 1 novembre au festival/Fondazione Pontedera Teatro

2009

Strasbourg, du 2 au 21 février 2009 au Théâtre National de Strasbourg

Décines, du 8 au 16 mars 2009, au Toboggan avec le Théâtre des Célestins et le Centre Chorégraphique National de Rillieux La Pape-compagnie Maguy Marin

Pau, du 26 au 28 mars, Espaces Pluriels

Bordeaux, du 12 au 20 mai au Théâtre National de Bordeaux Aquitaine

Dijon, du 2 au 11 juin, au Théâtre Dijon Bourgogne avec le Duo Dijon

Séoul, en octobre

A suivre...

Théâtre du Radeau

2, rue de la Fonderie - 72 000 Le Mans
tél. 00 33 (0)2 43 24 93 60 - Fax : 00 33 (0)2 43 28 51 62
www.leradeau.fr - info@leradeau.fr